

Il y a voyage

Jean Pierre Girard

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (2005). Il y a voyage. *Liberté*, 47(3), 69–78.

Il y a voyage

Jean Pierre Girard

Quelques jours avant mon départ pour Ouagadougou, en novembre 2004, j'ai reçu l'invitation d'Isabelle Miron pour ce numéro de revue. Je me suis immédiatement souvenu de cette fille, grande, brune, volontaire, très femme déjà, il y a dix ou douze ans. J'ai entendu un bruit familier dans ma tête ; j'ai pensé à deux billes lancées dans un tonneau au fond irrégulier, et à ces rencontres itératives dont la vie est faite, ces carrefours qui nous déterminent bien plus que les destinations présumées de nos trajectoires. Ce texte était commencé, et je l'ignorais.

Isabelle et moi nous étions furtivement croisés à un lancement rue Ontario, XYZ ou Trois, je ne me souvenais plus très bien. On se connaissait de nom, alors poignée de main, salutations, deux mots échangés, mais de la ferveur dans la poignée de main, de cela je me souviens parfaitement, et j'avais souri, ce qui a pu ressembler à de la sociabilité à ses yeux, mais j'avais souri parce que la ferveur me rassure, comme un gamin devant la lumière.

En lisant son invitation, je me suis dit Dommage, c'est un thème intéressant, on pourrait monter au front, renverser doucement quelques statues, et la façon de faire de cette fille jure avec les invitations blêmes et répétitives qui énumèrent tout ce que l'écrivain pourrait explorer dans la continuité du thème proposé. Dommage, me suis-je dit, parce je partais pour l'Afrique, et la date pour donner une réponse précédait celle de mon retour.

J'ai donc signifié mon refus dans un courriel poli à mademoiselle Miron, en lui suggérant de contacter Alain Bernard Marchand, un homme, un véritable voyageur et tout un écrivain, connus tous

les trois à mon premier séjour en Afrique, aux Jeux de la francophonie, à Madagascar.

Déjà dans ces coïncidences (Afrique/Ouagadougou/Marchand, coïncidences que j'inventais évidemment avec le plus grand soin), il y avait encore voyage, et je tiquai une première fois : ce n'était pas seulement Isabelle qui m'appelait dans ce numéro — de revue, de cirque, de siège d'avion.

ooo

Elle me répondit avec une singulière amabilité et un enthousiasme incendiaire, il y avait un millier de points d'exclamation dans sa lettre, c'était très touchant. Elle me disait qu'elle enseignait cette année en Italie, que le numéro était retardé, que je pourrais y réfléchir en voyage et que j'y étais toujours le bienvenu. Elle m'écrivait en outre que je ne me souvenais assurément pas d'elle, mais que nous nous étions rencontrés une dizaine d'années plus tôt, rue Ontario, lors d'un lancement des éditions Trois. Je tiquai une seconde fois.

Je crois que, tapi dans les fourrés, le texte se payait ma tête et me signalait sa présence. Comme si mon ordinaire était de surfer sur quelque anabolisant et que deux ou trois sifflets plus ou moins stridents (intuitions, certitudes, coïncidences inventées, choc de deux billes qui se heurtent) m'intimaient d'arrêter un moment ma partie de football si importante, ma vie en somme, pour « penser à mon affaire » aurait dit mon père, pour remarquer ce qui se passait sur la touche de cette vie, et qui possédait un caractère d'autant plus essentiel que, sans l'autre (cette fois : l'invitation), je serais passé sans voir quoi que ce soit. Voyage.

Je pensai alors à *L'Est en West*, des chroniques rédigées à l'été 2001 avec ma fille Aurélie¹ et notre chien, Monsieur Savon.

¹ D'abord publiées en feuilleton dans *Le Devoir* en 2001; puis reprises aux éditions Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2002.

Tout ce patient travail de mise en forme et d'écriture, entre les étapes de notre périple, et la noble nécessité de ce travail, qui marque un tant soit peu le gravier de nos nuits, bien au-delà des histoires qu'on raconte, au-delà de notre gueule ou de notre renommée. Cette direction, cette poussée que nous avons le devoir d'imprimer à la dérive, elle-même engrais de l'écriture. Je pensai aussi à Annie, une femme à ce point espérante et si belle à la fois, qui allait m'accompagner en Afrique, cette âme ouverte qui, au moment où j'écris ces lignes, m'accompagne encore, en calculant innocemment ses impôts dans la pièce à côté devenue une sorte d'entrepôt depuis son arrivée — et celle de ses innombrables meubles. Et bien sûr je pensai également à Aurélie, insolente respiration, cet amour qui ne m'accompagnerait pas, cette fois-là, car l'école. Je n'en suis pas fier mais : car l'école.

J'étais complètement parti, complètement en voyage, grâce à l'invitation d'Isabelle Miron. Je confie cette découverte à Annie, qui me fait remarquer que je suis encore le dernier à comprendre.

ooo

La ligne défensive la plus dangereuse, pour un quart-arrière, c'est la seconde (les secondeurs, donc). Pour eux, vous êtes un morceau de viande. Si vous n'êtes pas complètement cinglé, ça peut être assez intimidant, parce que ces ogres musculeux courent plus vite que vous et pèsent en moyenne vingt kilos de plus que vous. Mais du regard vous les défiez si ouvertement, vous les envoyez paître avec tellement de clarté, et ça les met dans une colère telle, qu'ils ne peuvent pas vraiment soupçonner à quel point vous les aimez. Voilà une chose. Cependant, la ligne la plus intéressante à déjouer, la véritable partie d'échecs, c'est la tertiaire, on les appelle aussi les maraudeurs. Ce sont les derniers à pouvoir intervenir. Des mouches, littéralement, sensibles à toutes les vibrations, éveillées devant tous vos mouvements. Vous levez le bras pour une passe et à quarante mètres ils frémissent, ils

sentent votre intention, ils pivotent, une espèce de troisième œil bouddhiste sous le casque protecteur. Le maraudeur est le chirurgien névrosé du football, une sorte de proton continuellement en mouvement et potentiellement explosif, prêt à décapiter votre receveur si vous commandez un tracé vers l'intérieur en oubliant son éventuelle intervention, qu'on pourrait sans fraude qualifier de divine. Si je n'avais pas été un simple quart-arrière, j'aurais aimé avoir les attributs d'un maraudeur, une sorte de jumeau abandonné à la naissance, un pillard, un SDF, la variable faisandée de l'équation qui fait de nous tous une inestimable question.

ooo

J'ai sportivement assumé, à ce moment-là, que ce périple était bel et bien commencé, et qu'il se ferait avec ou sans moi. Cet article, cet essai s'écrivaient déjà : comme le voyage réel, les tarmacs, les dents immaculées des enfants de Ouagadougou, l'humidité et la pollution écrasantes de la capitale, la provocation sonore d'un *warm-up* qu'on voudrait viril, en plein devant les *pom-pom girls* de l'équipe adverse. C'est de tout cela à la fois dont ce texte-ci devait rendre compte, ou alors il pourrait mourir au feuilleton, je m'en moquais complètement. Il me fallait trouver une façon de dire que le voyage et l'écriture sont en permanence aux aguets, immédiatement disponibles, à tous moments rêvés, arpentant la touche de notre aire de jeu, prêts à nous montrer à vivre, mais seulement si nous voulons bien y consentir, si nous daignons regarder à côté de nos habitudes, à côté de ce que nous nous figurons être notre trajectoire déterminée.

Écrire n'est pas que pousser un crayon et raconter des histoires, comme faire le Tour de France n'est pas que pédaler. Il y a autre chose. Écrire est ignorer, entre autres. Avancer dans le noir et avancer tout de même : que ce soit vers le silence ou vers le bruit, tendre la main.

Si l'écrivain et l'astrophysicienne ne le font pas, si l'une renonce ou si l'autre ignore que c'est là une partie de son rôle, pourrions-nous sérieusement compter sur ceux qui n'entendent pas le bruit, ceux qui n'entendent pas les autres vomir ou hurler, pour explorer les parties inconnues de notre devenir, ces éventuelles « solutions » ? Non.

ooo

Quand il est question de voyage, il est nécessairement question aussi de dérive. C'est presque une autre responsabilité, sociale celle-là, dans ce monde de forfaits tout compris, que de le dire calmement et de tenir bon. Montaigne parlait du touriste (qui butine) et du voyageur (qui s'imprègne), puis de l'honnête homme comme un homme « mêlé » (aux autres), sensible, amoureux et reconnaissant de la différence trouvée sur la route, une différence qui le pousse dans des lieux de lui-même qu'il n'aurait jamais exploré sans elle. La différence, l'autre couleur, l'autre sexe, l'autre orientation, l'autre religion, nous renseignent sur nous.

Mais quand il est question de dérive, il est crucial aussi de le mentionner, il est également question de consentement à cette dérive. Et cette fois, c'est un choix terriblement intime. Il n'y a d'agences de voyages que pour le touriste, d'ailleurs.

ooo

Je ne sais pas si c'est d'humilité, de bêtise ou de raison que sont constituées les fondations de la lumière. Peut-être simplement d'écoute, ou d'attention. Une attitude simple. Entièrement possible chaque jour.

Et si je n'étais qu'un capteur sensible au mouvement ? Si mon rôle était tout bonnement de témoigner de ce que je vois frémir et de ce que j'entends ? Les ongles parfaits de cette femme au

marché IGA, l'hésitation poignante de ce policier, la fatuité de cette élue, la patience de ce montagnard et la docilité de son âne, le Je t'aime répété à l'oreille de cette mourante, entre deux couplets d'une ballade de Willie Nelson, cette femme osseuse qui étirait son dernier avril, ma mère, onze ans cette année.

ooo

Je me suis envolé pour Paris le 12 novembre, en transit trois ou quatre jours avant le Burkina Faso. J'emportais avec moi *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier, vivement conseillé par Alain Bernard Marchand, justement, à l'époque. Nous avons d'ailleurs discuté ensemble de ce livre, un ou deux ans après notre retour des Jeux, à un souper de retrouvailles. Je me souviens l'avoir remercié alors de son bon conseil, et combien *L'usage du monde* avait accompagné mes pas. En glissant Bouvier dans ma valise, je souriais pour deux raisons de fort inégale importance.

La première. Je ne me trouvais pas très original, je me disais que tout le monde dans ce numéro de revue s'inspirerait forcément, d'une manière ou d'une autre, de Bouvier.

La seconde. J'ai tiqué une ultime fois, épinglé, totalement sans voix devant la gémellité entre le voyage et l'écriture (entre la quotidienne exploration de soi et celle du monde), et devant le culot qu'il faut pour se regarder soi-même en face, sans complaisance. Ce sont des prospections auxquelles nous pouvons nous soustraire, certes, mais ce sera toujours au risque de laisser une part de notre rôle à nos descendants, le risque immonde de leur léguer nos parasites. Une information sur nous est toujours imminente, mais le courage peut faire défaut, la fatigue nous envahir, ou la raison nous corrompre. Cependant, à tous moments et de chacun de nos pairs peut surgir un morceau de nous, comme un révélateur photographique de ce que nous avons été, de ce que nous sommes, de ce que nous serons. Chaque seconde

reluit de son potentiel épuisant, chaque seconde est gorgée d'enseignement.

Ainsi, en glissant Bouvier dans ma valise, je me suis souvenu que, pour d'obscures raisons (en est-il de bonnes pour mentir ? en est-il réellement de meilleures pour dire la vérité ?), pour d'obscures raisons, j'avais menti à Alain Bernard à ce souper de retrouvailles, et il ne l'apprendra qu'en lisant ceci. En fait, j'avais abandonné *L'usage du monde*, à l'époque, harponné par une autre lecture je suppose, mais je me revois encore très bien à table, près de mon ami, à lui vanter tel passage du bouquin avec éloquence. Quel écrivain... Quel voyageur... Quelle description de Belgrade et de la Macédoine. Et Alain Bernard, aussi con que moi, ou alors complètement humain et bon, de rire et de m'approuver. C'est à la fois honteux, déroutant, pathétique et désopilant, mais l'invitation d'Isabelle me remettait en face de l'homme que je peux être. Voyage.

Au prochain souper, Marchand et moi parlerons encore de l'humanité — je veux dire : à la fois ce qui fait l'humanité chez quelqu'un (son courage, ses faiblesses, sa foi, son aveuglement, sa couardise, parfois sa compagnie de cellulaire), que cette humanité que nous formons, tous, ensemble. Il s'inquiètera vaguement de la progression des *Putains du père Noël*, le roman sur lequel j'ai recommencé à travailler. Je répéterai que ça n'avance pas. C'est mon ami : je peux compter sur lui pour ne pas constamment croire tout ce que je dis.

ooo

14 novembre 2004, Hôtel Paris-France, métro République, trois heures du matin, je termine au lit un petit rouge honnête, gamay je pense, un peu jeune mais léger et amical, Annie dort sur le dos et roucoule dans son sommeil, on dirait une tourterelle aphone, sa musique et sa cheville me rejoignent dans le noir et le vin, me bercent, c'est tant mieux parce que je m'effondre un peu, cette

nuit, et ça fait du bien, près d'elle. (L'effondrement n'a pas très bonne presse, mais lui et moi nous entendons assez bien : on vit pour ainsi dire en parallèle, sans attentes particulières l'un envers l'autre. Il a mon numéro à la maison pour les urgences.) L'idée me vient que la cheville d'Annie est liée à la mienne par un invisible *bungee* de soie tressée, et que, à l'aube, où que je sois allé, je remonterai jusqu'à ce lit, bong, ou alors elle hissera ma dépouille et je serai la Belle au bois dormant, baiser.

Deux années telluriques sèchent derrière moi, la lave durcit. Rupture d'été d'abord, une décision qui avait trop tardé (« quelque chose en vous grandit et détache les amarres », écrit Bouvier), puis un automne de Donneurs², puis l'hiver. Ma rencontre avec cette tourterelle, fille de Sorel cachée à Sept-Îles depuis des années, mais aussi le début des coups dans ma tête, qui rendent impossible la lecture d'un article de journal. Alors arrêt de sommeil, arrêt de travail, arrêt d'écriture : quinze inadmissibles semaines de Fiorinal, scanner et résonance, refaire mon testament avec dans la paume non pas la peur de mourir, mais la rage de laisser une fille de onze ans traverser la prairie sans son père. Ensuite un neurologue printanier qui écarte le risque de tumeur au cerveau, et trois semaines plus tard celui de l'anévrisme. Puis l'été, la relation qui s'installe entre ces deux oiseaux, Annie et Aurélie ; balayer les poussières entre elles, leur épargner peut-être, ainsi, quelques-unes des galles qui jonchent nos vies, mais ça va je crois, elles sont souples et ferventes elles aussi, alors l'été passe. Un autre automne, retour des Donneurs qui enflent comme une grenouille, les *Putains* qui n'avancent pas, le jury du prix David, puis celui des Cinq Continents. Troisième fois en Europe cette

² Une activité d'écriture publique mise sur pied à Joliette depuis maintenant cinq ans. Des écrivains installés dans des lieux qui ne sont pas traditionnellement associés à la littérature (une pharmacie, la SAQ, un marché d'alimentation, une fleuriste, une taverne, etc.), dans un rôle auquel ils ne sont pas traditionnellement associés (aider ponctuellement à écrire, qui une lettre d'amour, qui une lettre d'insulte, qui un poème, etc.). Briser ainsi, pacifiquement, la relation dédicace/salon, écrivain/lecteur. Ouvrir l'écriture à un public qui ne la fréquenterait pas, sinon. En somme, se donner la chance de voir les choses autrement. On pourrait dire : faire tout simplement son devoir.

année, vingt-cinquième depuis le premier voyage avec la mère d'Aurélie, il y plus de vingt ans, puis l'Afrique, et tous ces kilomètres pressurisés pour trouver quoi, exactement ?

Je ne suis pas innocent et je ne suis pas épuisé, on dirait au contraire de la nourriture. Je ne vois pas mes mains, et j'ai l'impression qu'elles sont sales. Le gamay est terminé et l'aube encore lointaine.

ooo

Cet essai est nord-sud. Remords, espoirs, regrets, le sourire que j'aurais dû retourner à ce gamin à vélo, au Burkina Faso, cette conversation dont le ton montait et que j'ai laissé dérapier jusqu'à la querelle sourde, cette remarque à Aurélie à propos de la hauteur de son jean à la taille, tout est toujours à faire et à refaire, à excuser mais aussi à aimer, parce que ce sont des fragments de nos trajectoires. Parce que c'est bien de nous qu'il s'agit, là, derrière la ligne de l'horizon, je peux te le jurer. Mais si, regarde.

Il y a quelques mois, je partais pour l'Afrique en pensant à ce numéro de *Liberté*. Ce soir, après avoir appuyé sur les touches qu'il faut pour expédier le texte à Isabelle, je roulerai en Westfalia vers la frontière états-uniennes, et je dormirai quelque part sur le bord des lignes (quelle expression), à Sainte-Aurélien, tiens. Là, en Beauce, je m'effondrerai sans calcul, sauf peut-être pour compter des trombones de couleurs en les classant en paquet de cent vingt-cinq que j'assemblerai ensuite dans un long serpent inutiles que Monsieur Savon voudra mâchouiller. Je boirai du thé un peu corsé, c'est vrai, mais je croulerai à ma guise, et surtout je n'éprouverai aucune crainte à l'endroit de l'effondrement, car c'est un véritable ami, confident du voyageur et frère de l'écrivain ; une étape vers notre accomplissement paisible, certains parlent de notre fin, je pense que nous pouvons pacifiquement les laisser braire. J'enfilerai des trombones l'un à l'autre, je perdrai sciemment mon temps en

jonglant avec les devoirs étranges de ceux qui regardent tout simplement en face la chance immense d'être en vie.

Je souhaite ne léguer ni mes questions ni mes angoisses à ma fille : j'aimerais assez, au contraire, qu'elle puisse se hisser sur les ruines de mes joutes, et dévisager les siennes. Vu de loin, ce n'est peut-être pas grand-chose, mais de l'intérieur c'est un véritable engagement éthique : ne pas reporter sur ceux qui suivront ce qu'il me revient d'atteindre. Assumer ainsi voyage et écriture, dans l'errance parfois paisible où peut naître la compassion.

L'ampleur et la globalité de cet engagement-là, je ne les commenterai pas. Je dirai cependant qu'à mes yeux, il s'agit du seul essentiel engagement de l'écrivain.

ooo

Ce texte est dérive et consentement.

Une danse et même pas une folie.

Il y a voyage.

Ce périple ressemble beaucoup à l'écriture, du moins pour moi.

J'apprends chaque jour à apprivoiser l'humilité qu'il faut pour accepter dans une relative sérénité d'ailleurs fugace que je ne sais pas comment finira la phrase que j'entreprends d'écrire — non, pas de virgule. Mais j'ignore. C'est ça la vérité.

L'Est en West

Joliette, novembre 2004-mai 2005